= ~~[illegible]~~ Adolescence :=

Il est toujours difficile de préciser, pour un individu distinct, quand commence l'Adolescence et quand finit cet âge ~~enfant~~ que l'on persiste à dire ingrat.

Généralement l'adolescent est toujours ~~représenté~~ ~~mal~~ imagé, la les épaules étriquées, le dos courbé, les cheveux mal disciplinés, les jambes mal assurées, des bras immenses cherchant vainement une pose qui terminent des mains qui ne savent quoi faire de leurs dix doigts. Le regard est fuyant, surtout devant les filles, et aucun dessinateur n'oubliera de le doter de superbes boutons d'acné, transformant ce visage infantile, qu'ombre quelques poils, en site lunaire pareil à "Allan Shepard" à la première marche sur la lune.

Quel âge à ce dessin humoristique? 15 16 17 18 ans

~~Quand a-t-il~~ Oui mais quand a-t-il ressenti qu'il n'était plus un enfant? et quand a-t-il ressenti qu'il venait de cesser d'être un adolescent? Lui même ne saurait le dire. Si sa vie est calme, paisible régulière, si aucun événement marquant ne trouble ces — il passera de l'enfance à l'âge de adulte sans trop remarquer les changements extérieurs sinon de se prendre pour un homme quand il est adolescent et de constater qu'il était ~~un~~ resté un gamin quand il sera à l'âge adulte.

~~Etant~~

Pour moi j'eus la chance d'avoir justement ces bornes. et de pouvoir situer mon adolescence qui se passa peut-être avec tous les signes caractéristiques de Billes de Jean Effel à l'exception de boutons d'acné que je n'eus jamais. { Avant d'aborder cette adolescence il faut parler un peu ou beaucoup de l'enfance

Je n'eus pas une enfance malheureuse, je suis sûr même qu'elle fut heureuse, j'avais découvert, durant cette étape, nombre de choses qui m'émerveillaient et suffisaient à emplir mes jours. Je crois que de nos jours, au même âge, un gamin élevé dans un même milieu que celui qui fut le mien, ne saurait se satisfaire de mes outils et une pièce ~~[illegible]~~ qui furent mon univers.

~~J'étais~~ Je suis né à LYON, et ~~avait~~ + ai vécu, dans une campagne qui est maintenant une banlieue lyonnaise, jusqu'à l'âge de cinq ans.

Mon père partait tous les matins ~~auto~~ vélo à son travail avec sa gamelle que ma mère préparait pour son repas de midi et rentrait tous les soirs en poussant son même vélo. d'abord parce que nous habitions un hameau situé en haut d'un raidillon et que souvent le beaujolais aidant ou l'absinthe, il ne pouvait plus tenir debout sur la selle.

Quand il rentrait un peu trop gris, comme le jour où il était tombé dans le canal, ma mère se fâchait toute rouge et cela faisait une bonne scène de ménage car mon père persistait à dire qu'il était seulement

③

très fatigué mais qu'il n'avait rien lu qu'un verre ou deux peut être.

Mon frère Louis qui était de cinq ans mon aîné et moi même, on pleurait un peu au début des scènes et on allait vite se mettre au lit parce qu'il pouvait toujours y avoir des retombées.

Cela ne faisait pas notre malheur. nous y étions accoutumé et faisait partie de la vie quotidienne comme manger, boire et dormir.

Mais ce qui faisait notre bonheur, c'était la neige l'hiver. les bonhommes que nous faisions, le bobsleigh que mon père nous avait fait avec une voiture à pédale. et qui nous faisait dévaler le raidillon à Vilers Grand V.

Répondre ici

+ La course aux sauterelles et papillons que nous n'attrapions jamais, car nous n'étions pas assez riches pour être dotés d'filets, dès que le printemps venait, le ramassage de Bouquets champêtres qui arrivaient en si piteux états à la maison ~~q~~ qui invariablement ma mère jetait au seau.

Et puis nos longues promenades les Jeudi avec mon père que nous faisions à la perrière ou à la maison d'pierre. au travers Ronces, prés et prairies, avec nos deux chiens Noiraude et Tamy.

Les Soirées, au ras de la cuisinière à Bois qui devenait ~~t~~ toute rouge, où mon père nous contait SA guerre dans les menus details et fonctions de Vingt deux centimètres. pendant que ma mère rangeait la cuisine et préparait la gamelle du lendemain.

Et Noël Ah quelle belle fête noël _ le jour là nous mangions à la salle à manger, beau d'

condensation coulait le long des murs et faisait de petites mares sur le lino. Mais il y avait un gros poêle rond que l'on allumait que pour noël et le jour de l'an. et il était toujours rouge - Tanny qui avait des poils longs je les ai bien des fois roussi en jouant trop près.

Toujours à Noël nous avons eu les jouets que nous avions choisi sur l'Almanach de St Etienne.
il faut dire que nos choix étaient un peu conditionnés tout ce que nous pouvions choisir de premier abord - nous était démontré comme trop grand pour entrer dans la hotte du père noël, ou de mauvaise qualité ou pas joli. Enfin quand nous avions fait le choix sur le seul objet qui restait, un Samedi nous descendions à Lyon pour aller le voir au magasin St Etienne, Nous en rêvions pendant des nuits et à noël nous le trouvions au pied du sapin exactement le même. Voyez notre bonheur !

Retour au printemps

L'été venu nous avions des voisins qui venaient passer les grandes vacances - Il y avait là : Jojo qui était un peu plus vieux que moi et ses trois soeurs dont je ne me rappelle que le nom de Marinette qui était la plus jeune et qui devait avoir 16 ans. Dieu qu'elle était belle et douce tous les jours nous partions en longue promenade tous les 6 plus nos deux chiens. Nous ramenions toutes fleurs fraises mûres, que les prairies étaient belles

En 1932 nous perdions notre grand père.
~~cela affecta mon père paradoxalement, nous n'avions~~
~~plus aucune famille à Lyon.~~ ~~cela faisait suite~~
~~à une longue~~ maladie de mon père.
~~ajouté à une longue maladie~~ celle

Cela affecta passablement mon père qui se relevait à peine d'un accident de travail. Nous n'avions plus d'autre famille à Lyon

Cela donna un petit héritage, que mon père mit à profit pour acheter un des premiers vélomoteurs. ~~et~~ Ayant acquit cette merveille pour se rendre à son travail, il décida qu'il allait se reconvertir pour un travail à domicile qui consistait à à la découpe de monogrammes

Ma mère se mit elle même à la tache et je crois à leurs dires (plus tard) ils gagnaient bien leur vie. { ce devait être vrai car nous fûmes les premiers au village à acheter un poste de radio le soir tous les voisins se réunissaient chez nous pour écouter la T.S.F.

En 1933 le 15 août mes parents décidèrent de quitter Lyon pour s'installer à Bordeaux où ma mère avait deux sœurs: l'une veuve et l'autre mariée avec un particulier qui venait de terminer son service militaire.

[illegible] mes ans le voyage en train, Lyon Bordeaux un peu plus de douze heures je crois, quel rêve. Le monstre fumant qui nous tirait était une merveille à mes yeux - Durant des années je me suis evertué à dessiner des trains et ne savait dessiner que cela.

Nous avons emménagé en plein mois d'août dans un appartement situé sur les Boulevards à Bordeaux, malgré toutes les choses nouvelles que je découvrais, ce fut le plus sale moment de mon existence enfantine, j'étais habitué aux

grands espaces, et nous n'avions pas de jardin.
Il n'y avait que le trottoir, l'air était brûlant
et déjà pollué par les nombreuses voitures
qui sillonnaient le boulevard dans les deux
sens. Le soir nous allions regarder les mêmes
voitures ~~et~~ mon frère et moi pariaient
à qui donnerait ~~[illegible]~~ la marque de chacune
d'elles.

Je n'aimais plus sortir, les promenades le long
de ces maisons uniformes me devenaient fastidieuses
d'autant que nous étions en ville et qu'il me fallait
être chaussé de belles chaussures octroyées par l'héritage
du grand Père défunt, mais ces chaussures, moi qui était
habitué aux savattes, me donnaient des ampoules de
partout et au bout d'1/4 d'heure je ne pouvais plus
avancer. malgré l'insistance de ma mère qui, ~~[illegible]~~
~~[illegible]~~, ~~[illegible]~~ méconnaissait les lois
du lèche vitrine.

En octobre ~~[illegible]~~ de la même année il fut décidé que
~~j'irai à l'école maternelle~~ j'entrais à l'école maternelle.
Quelques jours auparavant mon père m'avait appris
~~quelques lettres AB~~ les trois premières lettres en
majuscules ABC.

Fier de cette instruction je déclarais tout net ~~[illegible]~~
à la maîtresse, qui me le demandait, que je savais lire
et écrire, ignorant qu'il y avait une suite après C.
et que l'on pouvait combiner ces lettres entre elles.

~~Je vis avec terreur, la classe d'élèves où je~~ ~~trouvais éclater d'rire quand~~ La maîtresse ayant dessiné un bateau à voile au tableau nous dit écrivez "~~[illegible]~~ bateau" je ne voyais aucun signe A.B.C. et ne comprenais pas ce qu'elle voulait que j'écrive. Je crois que j'avais du tracer un A sur mon ardoise et lui montrais ~~je lui qui~~ avec candeur.

Ses yeux me firent vite comprendre ma bévue et quand elle ajouta "mais tu ne sais pas lire? Je vis avec terreur la classe d'élèves où je me trouvais éclater d'rire. De ce jour je me mis à détester l'école.

Heureusement quelques temps plus tard, las de vivre à cette cadence (Déjà) nous déménagions pour nous installer dans un des faubourgs de la ville de Bordeaux.

Cette maison qui disposait d'un vaste jardin était très agréable, l'Été, ce n'est qu'à quelques mois de là que nous pûmes nous en rendre compte. Car en ce mois de Novembre 1933 il me semble qu'il n'a jamais tant ~~plu~~ plu. Nos meubles trouvèrent le bon goût de se décoller, gondoler voiler et cela au seul cours de cette ~~Automne~~ Automne et hiver 33.

je avoue qu'à moi cela ne me touchais nullement d'autant qu'il n'était plus question d'École. avant Janvier 34. date où j'avais mes 6 ans révolus.

Le Soir, j'adorais voir de ma fenêtre l'allumeur de réverbères qui passait sur son vélo. allumer les becs de gaz qui éclairaient notre rue.

La fringue avait recommencé à s'installer à la maison. car depuis Noël que nous avions quitté LYON mon père ne retrouvait pas de travail dans sa partie et l'héritage commençait à être mieux qu'entamé.

Noël 33 n'eut plus autant d'éclat [?] que dans notre maison de LYON. il faut dire aussi en ce qui me concerne que je sentais revenir l'École sans répugnance.

En Janvier ce ne fut pourtant pas la catastrophe j'entrais en cours préparatoire et la gardienne maîtresse [?] ~~Sœur~~ SURE était très gentille. Mais je parlais "Pointu" et j'étais la risée de la classe chaque fois que j'ouvrais la bouche - Les accents étaient autrefois beaucoup plus marqués que de nos jours.

Si je n'avais plus le complexe de ne pas savoir lire et écrire, je redoutais les récréations où je me voyais appelé LYONNÉ PAUINTU -

Vers la fin de l'hiver 34, il n'y avait plus un sol vaillant à la maison et toujours pas de travail. Mon père tâta un peu le lavage de vitres, mais finit par trouver près de chez nous une fabrique d'équipements militaire qui lui fournit du travail à domicile qui consistait à coudre à la main les courroies et ceinturons de soldats. C'était en quelque sorte un travail de sellerie peu rémunéré et dont mon père n'avançait guère d'autant qu'étant payé ~~[illegible]~~ aux Pièces. Pour subvenir aux besoins du foyer, ma mère dût abandonner ses casseroles et son balai pour prêter main forte à mon père. Nous mêmes avec mon frère poissions les fils à coudre à nos moments perdus.

La structure familiale commençait à avoir des creux. Notre mère, toujours penchée sur sa pince en bois, serrée entre ses jambes passait là plus de temps qu'à s'occuper de enfants. Mon frère était studieux de nature, pas moi. Je ne me plaignais pas au contraire de l'absence de contrôle de mes parents. Seul mon frère, je le détestais, voulait jouer ce rôle, il s'ensuivait généralement des cris et grincements de dents dont je sortais toujours vaincu. Mes résultats scolaires n'étaient pas brillants je crois que je traînais dans 25 26ème sur 30 tout au cours de l'année. ~~Dans la~~ Mais j'étais heureux. Sauf aux récréations mais cela avait

changé de thème. Dans le domaine vestimentaire nous n'étions pas jojo. On lavait ce qu'on pouvait, c'était propre car ma mère faisait la lessive tous les dimanches A.M, mais c'était souvent rafistolé avec n'importe quoi.
Nos chaussures fines d'été avaient des trous où nos pieds avaient froid. Ce qui est certain c'est que nous traînions des galoches à semelles de bois qui n'étaient pas trop belles à voir malgré l'ingéniosité de mon père à refaire les talons ou les semelles.

Aussi le thème à l'école n'était plus LYNNÉ PANTU. Dans la "guille" A Bordeaux une "guille" était et est encore un chiffon.

J'étais donc la guille. Il faut dire aussi que mon frère qui allait sur ses douze ans arrivait à rendre convenables ~~ses guilles~~ ses vêtements qui ne ressemblaient pas trop à une guille. Moi j'étais, du haut de mes 6, 7 ans, fagoté à la va que je te pousse et ne prenait aucun soin de mes nippes.

Ce fut la déroute complète en 1935. Nous venions une fois de plus de déménager. La maison était plus claire, plus saine. Et nous disposions d'une cour rien qu'à

nous, il y avait une partie qui était en magnifique parterres de fleurs. Roses. Iris, oeillets panachés et multicolore, c'était mon paradis - je n'osais les toucher - je n'avais jamais vu de si belles fleurs que dans les magasins. et les roses sentaient si bon.

Mais cela coïncida avec l'entrée de mon père et de ma mère à l'usine pour y faire le même travail mais effectué à l'usine et non à domicile était mieux rémunéré je crois.

Seulement à partir de là --- la maison devint très abandonnée. Les horaires à l'usine étaient 7h30 - 12h00 - ~~14h00~~ 18h30. et il fallait près 20' pour se rendre au travail et autant pour en revenir.

Alors mon frère et moi, il a fallu sacrifier une partie de nos loisirs.
Ma mère faisait la liste le soir de ce qu'il fallait acheter et préparer pour midi.

Le matin quand nous nous levions ~~pour~~ nos parents étaient déjà sur le chemin de l'usine, mon frère servait le déjeuner qui était resté au chaud, puis nous faisions les lits, celui de nos parents et le nôtre. puis on faisait la vaisselle en hâte, surtout moi en très grande hâte. et nous allions à l'école

toujours le même. ~~mais~~ La différence était seulement dans la durée augmentée du trajet il nous fallait 1/2 h ~~de trajet~~. pour faire

C'est à partir de cette époque et jusqu'à la fin de ma scolarité que je fus baptisé pour la troisième et dernière fois.

Un jour que j'étais au tableau le maître me regarda les oreilles et clama "mais regardez moi ça, il y pousserait des choux là dedans!" "La feuille" disparu au profit de CRAÇOUS j'étais très mortifié mais ne savait quoi faire il ne me venait pas à l'esprit qu'il aurait fallu mieux me laver. et nos parents nous voyaient si peu.

Donc à midi j'allais faire les courses pendant que mon frère préparait ce qu'il fallait quand ma mère arrivait à midi vingt elle faisait cuire en hâte et nous engloutissions en vitesse pour pouvoir repartir à 13h00 et être arrivé à 13h30. le soir à 5h00 quand nous arrivions, nous trouvions la table débarrassée, des instructions pour le repas du soir et la vaisselle à faire.

J'avais une sainte horreur de cette vaisselle. mais mon frère tenait bon "je la lave tu essuies." et je me gardais bien de dire non. Après nous faisions nos devoirs, mais ils étaient vite fait tout ce que je ne comprenais pas je ne le faisais

pas, et je ne comprenais pas grand chose.
ni aux dates, ni aux lignes, ni ce que venaient
faire les cardinaux dans les gouvernements.
encore moins ce que signifiait un relief
ou la chaine de Pyrennées qui ne m'évoquait
qu'une chaine de puits. Ne parlons pas de prépositions
ou propositions que je confondaient, les adverbes
qui me laissaient muet de stupeur, tous ces
articles définis ou indéfinis, conjonction etc...
Seuls quelques règles élementaires de calcul avaient
eu la bonne idée de pénétrer ma matière grise
qui ne chomait cependant pas pour faire des farces
aux autres. N'apprenant aucune leçon j'étais
nul en presque tout, ma chance, je crois
qu'on en a toujours une, fut qu'il m'était
facile de retenir une leçon dès qu'elle était
récitée avant moi par deux ou trois élèves.
Encore fallait il comprendre, TOUT, ce qui était
dit: La chaine de Pyrennées par exemple,
lorsque je fus capable de reciter la leçon, resta
longtemps une énigme pour moi.

Après les devoirs je m'octroyais quelques
minutes en compagnie de mes deux fidèles
CHIENS. ou au jardin. jusqu'à ce que mon
frère eut fini ses propres devoirs.

Alors là on commençait à éplucher les légumes pour la soupe, faire les quelques courses qui étaient nécessaire - Souvent même ~~commencement~~ commençait où à faire cuire les haricots secs, ou lentilles, ou pois cassé pour le repas du lendemain, notre mère nous avait donné les instructions de cuisson et nous nous débrouillions très bien. A l'usage même mon frère et moi avons réussi d'inventer des plats à l'insu de nos parents ~~[illegible]~~ et que nous apportions sur la table au repas.

Nous combinions quelques recettes à nous et qui n'avaient pas l'heur de déplaire au contraire comme nous étions gourmands souvent le jeudi nous faisions de pâtisserie, crêmes, gauffres crêpes puis nous attendions toujours le soir pour les manger avec nos parents.

Durant cette année 1935 j'eu ma première grande peine mais qui heureusement fut de courte durée. au début de nos vacances ~~mes~~ nos deux chiens Noiraud et Tannis furent pris par la "chanette" comme on disait à Bordeaux - je crois que mes parents les auraient bien laissés là car ils représentaient une corvée et coûtaient quelques sous à nourrir mais devant notre désespoir bien mouillé de

(15) larmes, nos parents, le second jour lâchèrent pied
mon père dût se rendre à Picos. à près de 15 Km de là
et revenir avec ses deux chiens au bout d'une ficelle
il paraît que ce ne fut guère facile car jamais
nos chiens n'avaient ~~Sorti~~ été soumis à la contrainte
d'un collier. il ~~nous~~ en avait coûté 6 Frs à mes parents,
somme très importante quand on songe qu'ils ne gagnaient
que 30 Frs par jour à tous les deux ~~et nous alors~~

Je crois que c'est en fin 1935 que mon père
décrocha la conciergerie de l'usine qui employait
mes parents.

A nouveau nous fîmes balluchons, caisses, et
cartons, les meubles, bien malmenés depuis LYON
et par l'hiver 33 faisaient peine à voir, de grands
lambeaux de placage s'étaient décollés, des pieds manquaient
qu'une cale en planche remplaçaient, la corniche de l'armoire
s'était effondrée une nuit. Mais comme disait mon père
toujours optimiste, nos caisses à savon tiendront bien
jusqu'à nos vieux jours. c'est lui qui avait raison.
Quand il s'est éteint à 80 ans, restaurés malgré tout,
ils étaient encore là ces bons vieux meubles, du moins
quelques uns. car ceux qui, trop délabrés, n'auraient
pu survivre, nous aidèrent à nous chauffer en 1942.

Dire que notre nouvelle demeure m'enchantait?
serait beaucoup dire,

La conciergerie était située au rez de chaussée
d'une usine en brique rouge de deux étages

et toute la façade donnait sur la rue par de grandes fenêtres à trois battants que nous ne pûmes jamais ouvrir. Il y avait des carreaux et pas de volets.

Le sol était en ciment, les murs jaunasses et des plafonds très haut.

L'entrée se faisait par une porte donnant sur la cour de l'usine et on entrait de plein pieds dans la cuisine il y avait un petit débarras que nous baptisâmes "Cagibi" et qui ~~était~~ devint vite le repaire de toutes les saloperies que mon père devait garder parce que "ça peut toujours servir" et celles que mon frère et moi y ajoutions.

Ensuite notre chambre et enfin la chambre de mes parents.

Dans la cuisine il y avait l'évier qui servait à tout, y compris la toilette.

Les commodités étaient situées à l'extérieur dans la cour et étaient communes aux ouvriers de l'usine et à nous. La plus grande fréquentation de ces lieux était celle des rats de la taille de petits lapins ce qui rendait furieux Tanny et Noiraude qui leurs faisaient une chasse effrénée.

Il faut dire que ces rats avaient toutes raisons d'être les hôtes de l'usine.

Les établissements ~~qui~~ dont mon père avait la garde étaient divisés en trois usines deux donnaient sur ~~cette~~ une vaste cour ~~[illegible]~~ la troisième était de l'autre côté de la rue.

et tout le traitait ici même.

Les peaux de bêtes arrivaient brutes dans la première usine où nous habitions, étaient lavées dans d'immenses fourneaux, séchées, et traitées au 1er et 2e étage avec de graisse de foie de poisson qui empestaient à des kms à la ronde y compris dans nos appartements.

Il est facile de penser que les rats trouvaient dans cette usine le gîte le manger et le boire-

Dans le troisième usine, les peaux étaient découpées en courroies, ceinturons, ~~etc~~ — ~~[illegible]~~ semelles premières, trepointes, tiges et empeignes

Dans cette même usine il y avait également montage et fabrication de chaussures militaires, mais aussi de vêtements capots, vests, pantalons, molletières gants et même chemises et caleçons.

Dans la seconde usine n'étaient fabriquées que des chaussures civiles.

La cour était inondée de détritus ~~des trois~~ usines. il servait en outre de débarras remises en tout genre. Tenailles vieilles voitures. Vieil outillage et vieilles machines, etc—

Entre les deux usines il y avait 8 appartements des chauffeurs du Patron-Père. Monsieur Dorion, le chauffeur, était toujours figé dans sa tenue grise veste sans revers à boutons métalliques- Pantalons mi cheval et guêtres en cuir noir- casquette plate ~~foin~~, il avait un fils de trois ans plus âgé que moi et une fille d'11 ans.

Daniel et Jacqueline auraient pu être de bons copains autant pour moi que pour mon frère, mais enfants des chauffeurs de maître ne se commettent pas avec les enfants des concierges. Et puis mon père était Rouge et [illegible] bien-pensant. Mon frère était aux éclaireurs de France d'obédience laïque - Jacqueline était guide aux de France ~~tous~~ patronnés par l'Église.
Ils fréquentaient tous deux l'école libre et nous l'école laïque. Et puis j'étais moi toujours aussi [illegible]

Quelquefois cependant aux cours des années qui suivirent Daniel vint participer à nos jeux mais ses parents l'ignoraient sauf à deux reprises où il fallut les mettre au courant. Mais je ne veux pas anticiper dans le déroulement de mon enfance.

Tout au bout de la cour et dissimulée par des haies de lauriers il y avait la maison du ~~Directeur~~ chef de Personnel Mr Harrian il avait une fille Claudie qui avait un an de moins que moi. C'était une chic fille et ses parents ne disaient trop rien quand elle s'amusait avec moi, sans doute ~~pensaient-ils~~ pensaient-ils qu'il était préférable qu'elle s'amusa avec un gamin crâneur que de ne pas s'amuser du tout car la maison était très isolée.

Mon frère s'était fait de bons copains, il avait 13 ans et comme ~~il était~~ [illegible] cette cour avec tous ses recoins permettait tous les jeux quels qu'ils soient

Indiens, Cowboys etc. ~~Les~~ Les copains venaient le jeudi. Alors c'était la grande débauche. Bien sûr je participais à ~~tous~~ leurs jeux mais ce qui me faisait rager c'est que je "comptais pour du beurre"

Il y avait trois énormes marronniers dans la cour, mon père avait commencé par y installer à l'un d'eux une corde lisse, récupération d'emballage de foins, ainsi il pouvait aisément grimper dans l'arbre, émulation sans doute je ne tardais pas à décoller mes fesses de terre et ~~[illegible]~~ de courir les joies d'y être plus sur les branches d'en haut. D'autres cordes à différentes branches vinrent bientôt s'ajouter à la première et nous fûmes vite expert à passer d'une corde à l'autre en se balançant et ainsi de passer d'un arbre à l'autre sans remettre les pieds au sol. Nous avions transformé, l'imagination aidant, les deux marronniers qui nous entouraient par celui de la jungle de Tarzan. Plus tard mon père parvint même à installer en l'air des poutres et des planches, une petite cabane entre les deux marronniers les plus rapprochés. Que d'heures j'ai pu passer dans ces arbres et me prendre pour Jonny Weissmuller. — Curieusement il n'y eut qu'un accident, mon père voulut un dimanche nous montrer ses talents, il ~~tomb~~ manqua

la liane, le cordon, la corde, qui devait le rattraper et s'étala de tout son long sur le ventre.
Son arcade sourcilière rencontra par hasard un méchant caillou qui en profita pour se venger de ses tourments, en lui ouvrant l'arcade sur trois centimètres.

Jamais mon père ne fut tenté ~~aussi~~ de nous démontrer à nouveau, que deux ans plus tôt il était moniteur EP à l'école de St Cyr.

~~Parallèlement aux Tarzan-père~~
C'est à l'occasion de l'une de ces scènes, où Tarzan assiégé par les Balou-Balou se défendant avec un arc de fortune, que Daniel, qui ce jour là était des nôtres, reçu malencontreusement au creux de la nuque un javelot en bambou lancé d'une main experte par un traître Balou-Balou, ami de Tarzan, qui était mon père. Nous fumes unanimes à déclarer que Daniel avait des dons particuliers pour simuler l'homme atteint mortellement, ce n'est que quelques minutes plus tard que nous réalisames qu'il n'avait aucun don en la matière mais qu'il avait tout simplement tourné de l'œil.

Ma mère alertée ainsi que la mère de Daniel puis son père décidèrent d'un commun accord de l'emmener chez le pharmacien. Ce qui ne nous empêcha nullement de poursuivre le siège de Tarzan

(21)

Un quart d'heure plus tard, juste avant que les éléphants n'arrivent pour sauver le maître de la jungle, le père Darian revint avec son rejeton qui en ~~avait~~ était quitte pour un pansement en haut du col et appelant mon frère lui administra une paire de claques en le traitant de voyou et fils de Pute.

Ma mère l'avait sermonté et mon père ~~[illegible]~~ jura qu'il vengerait l'honneur à une date qui ne fut pas précisée.

Dans l'immédiat il nous était interdit de jouer avec ces culs-bénis.

Nous on s'en moquait bien de ces querelles de vieux, ainsi que Daniel qui ne manquait jamais, quand ses parents ou sa soeur s'absentaient, de nous rejoindre à nos jeux.

Parallèlement à nos jeux, nous poursuivions nos éternelles corvées de vaisselles, de nettoyage et travaux domestiques. ainsi que la cuisine que nous arrivions à faire de plus en plus raffinée et surtout de plus en plus importante - ma mère fatiguée, n'étant pas de nature très nerveuse, puisqu'elle vive encore à ces jours à l'âge de 88 ans, se reposant chaque jour un peu plus sur nous, pour le ménage et la cuisine du moins le midi. Pour les commissions, j'étais en principe chargé de les faire, car mon frère "refusait" d'aller chez les commerçants et d'acheter "à crédit" jamais, moi, au contraire faire les courses avec fanny. en brave chien j'avais réussi à lui faire prendre l'habitude de porter les commissions dans

sa gueule, il arrivait à porter tout - Boîtes de conserves, kilos de sucre, journal, le sac à provisions en toile cirée dont je roulais les bords mais à condition que ça ne dépasse pas 2 kgs. environ - Si le sac était ~~trop~~ trop lourd il faisait quelques pas, posait le sac et levait la patte dessus.

A son arrivée pour le récompenser je lui donnais toujours un morceau de sucre.

Ma mère était furieuse que je donne du sucre ainsi au chien, le sucre était trop ~~cher~~ cher disait-elle. et elle prit l'habitude de mettre la boîte à sucre en haut du placard où je ne pouvais plus l'atteindre.

Ce qui fait que mon beau Dany portait quand même ses paquets sans récompense. Cela n'était pas de son goût et sans doute présentait-il les événements de 1936 à sa façon, car un jour qu'il portait une modeste boîte de sardine, il passa devant moi dans la cour et quand à la maison je lui demandai la boîte, il était assis sur son derrière, remuant la queue et l'oeil malicieux, il avait l'air de sourire la gueule ouverte, mais il n'y avait plus de boîte de sardine dedans. J'eus beau tout faire il faisait la grève des pattes croisées. Ce n'est qu'à l'arrivée de ma mère, à qui je l'eus [?], je racontai l'aventure qu'il se décida, quand elle eut pris la boîte de sucre, à ressortir dans la cour gratter le sol sous la mangeoire [?] et déterrer la boîte de sardine qu'il avait enfouie avant mon arrivée. De ce jour là ma mère consentit à ce que je lui donne un sucre quand il portait quelque chose.

A l'usine les esprits commençaient à s'échauffer. Le Patron Père avait dit, disait-il, « un ouvrier a assez de 15 F 00 par jour pour vivre ». Je commençais à entendre parler mon père, quand il rentrait le soir du boulot, de communisme, d'internationale, de C.G.T, SFIO, P.S.F, Croix de feu, Camelots du roi, Colonel de la Roque et Maurice Thorez. De Rouge et de Jaune ma mère acquiesçait mais faisait des réserves quand aux fréquentations de mon père qui, selon elle, ne faisait que lui monter la tête.

L'un des fils du Patron, le plus jeune, était Croix de feu, il surprit mon père un soir à coller des affiches communistes sur le mur de l'usine et s'ensuivit une belle algarade au milieu de la rue qui ameuta le quartier. A notre époque actuelle, il est certain que le patron obtiendrait gain de cause et jugerait logique l'argumentation de cet ennemi de mon père qui lui faisait grief d'être payé à cette heure pour faire sa ronde de sécurité et qui employait ce dit temps à coller des affiches. Mais aux approches de juin 36 ce fut mon père qui obtint la faveur du public - Monsieur Jacques dû s'esquiver sous la menace de la foule acharnée. Croyez qu'il ne porta pas mon père dans son cœur.

Enfin les grèves éclatèrent avec l'occupation ~~de l'usine~~ des usines. C'était un petit peu folklorique et avait un climat de kermesse. Devant la porte il y avait des piquets de grève

et une foule de gens qui venaient apporter des repas et boissons aux grévistes. Des boissons surtout. Le rouge et le pernod coulait à flot. Souvent il y avait un accordéoniste qui se melait à la foule et chantait tous les airs à la mode de tino - on l'appelait le chanteur inconnu. ~~Le~~

De temps à autre, éclatait l'internationale que toute la foule massée devant l'usine reprenait en coeur avec le point serré au dessus de l'épaule droite. Je crois que ça coincidait avec l'entrée ou la sortie d'un des trois patrons ou de Mr Hurion ou d'un Jaune.

J'avais aussi appris cette chanson et du haut de ~~ma~~ notre balcon de garçon pavoisé d'un drapeau rouge, je la hurlais chaque fois qu'un cycliste passait dans la rue

Un certain soir il y eut grand conférence à la Salle des fêtes de la Glacière. Hormis le piquet de grève tous les autres grévistes s'y rendirent avec leur famille nous y étions au premier rang sur un des balcons. On y parla beaucoup. On y chanta beaucoup, l'internationale, le point levé. Il y avait un immense drapeau avec trois flèches et je crois que c'est ce jour là que les grèves cessèrent, j'entendis parler de quarante heures. Blum, congés payés. et tout retourna dans l'ordre.

Sans doute, aux grandes vacances j'allai en voyage chez un ami de mes parents qui habitait à une ~~dizaine~~ 15 de km près du camp d'aviation de Beauvais à passer quinze jours.

Mon frère avait décliné l'offre : il en voulait un peu à mes parents. Autant j'étais un cancre à l'école, autant il était brillant, il venait de clore sa seconde année ap. le certificat d'études. Son maître Mr Planchet lui avait fait passer le concours d'entrée à l'E.N. et avait été reçu 3e sur 120 et quelques candidats de la région bordelaise.

Mais mon père en avait décidé autrement "14 ans au travail" on a pas d'argent à gaspiller pour faire un "Monsieur" — lui, en gaspillant pas mal chaque soir avec 5 ou 6 pernods parfois plus.

Donc j'allais prendre mes premières vacances c'était la première fois que je quittais les miens et n'était pas trop fier.

Quinze km à l'époque était le bout du monde, la preuve c'est que l'on m'y envoyait pour changer d'air.

C'était une petite maisonnette un peu plus grande qu'un mouchoir de poche construite en trois corps de bâtiments parallèles.

Il y avait le corps central avec la cuisine devant. La chambre derrière, il fallait sortir pour passer de ~~la~~ l'aile gauche qui ne faisait qu'une pièce et qui était ma chambre. et l'aile droite était le poulailler. — Il n'y avait pas d'eau sur l'évier, il n'y avait pas d'électricité non plus on s'éclairait à la lampe à pétrole.

la journée, la première fut un peu monotone. Madame Chavreau m'avait emmené ramasser des "groins" pour les lapins, le soir fut une catastrophe. Jamais je n'avais vu un appartement si sombre. cette lampe à pétrole fumeuse ne diffusait qu'une lumière jaunâtre, et les ombres se mouvaient, démesurées sur les murs au gré de la flamme tremblotante.

Je fus pris de panique quand il fallut me coucher. Seul dans cette chambre qui ne communiquait pas avec la maison. Le silence de la campagne que j'ai jamais oublié! l'odeur de la couette en feuilles de maïs qui constituait mon lit tout cela me fit presque défaillir. J'étais tellement terrorisé dans ce noir que si mes larmes coulaient à flo[ts] aucun son ne put sortir de ma gorge serrée. Quand enfin au bout de je ne sais combien de temps un faible cri fusa de mes lèvres, je suppose que M. et Mme Chavreau dormaient depuis longtemps et ne purent l'écouter.

J'ai bien fini par m'endormir quand même tard dans la nuit.

Le lendemain, propre comme un sou neuf car Mme Chavreau m'avait lavé de pied en cap dans une bassine dehors, ce qu'elle fit tous les soirs après. je rencontrais un jeune garçon de mon âge du nom d'André qui habitait une maison voisine. Nous devînmes vite une paire d'amis. et je redécouvrais avec lui les joies de longues promenades dans les prés les courses dans les bois, les sauterelles, les grillons que l'on faisait sortir avec en fouillant le trou avec une paille, les baignades dans ~~une~~ eau limpide

(27)

d'un bassin qui était en pleine nature.
C'était la vie rêvée sauf deux fois par jour où il
me fallait aller chercher des "grains" pour les lapins.
Je ne sais pas pourquoi mais c'est toujours les corvées
que je détestai qui me sont attribuées. J'avais beau
au bout d'une ~~de~~ demi-heure secouer le sac
pour qu'il se gonffle, il suffisait que je le remette
debout pour que cette maudite herbe se tasse au fond
et ne donne plus que l'aspect de trois poignées de paille.
Je rentrai au bout d'une heure sûr que ma journée
aurait été toujours de 19/20 ~~[illegible]~~ des jours
que j'aurai pu faire avant midi c'est à dire vers
9h00 du matin. et je me faisais engueuler car c'était
trente de paresseux parce qu'il y avait à manger pour
deux lapins au plus alors qu'il y en avait une
vingtaine à nourrir. Ça fait rien, concluait la bonne
Madame Chauveau, tu en ramasseras un peu plus
ce soir; ce qui suffisait en général à me faire
ajouter mentalement quelques 20/20 aux 19 premiers
et tout devenait ma journée foutue. A 9h½ midi
m'attendait, il n'avait pas de problème de lapins
lui car c'était ses soeurs qui le servaient.
Jusqu'à 13h00, nous mangions à cette heure là
ça M. Chauveau rentrait ~~a~~ manger, nous étions
libres et à 13h30 nous repartions. Jusqu'à 18h00
où il me fallait reprendre le maudit sac à grains
que je ne remplissais pas plus d'ailleurs et parfois moins.
Je crois que Madame Chauveau devait aller en ramasser

dans la journée et qu'elle ne me faisait effectuer
cette corvée uniquement pour m'apprendre que
dans la vie il n'y a pas que l'amusement.

Pour le quinze août il y avait grand bal
au village dans une superbe salle attenante à un café
M. et Mme Chauveau qui étaient tous deux membres du
comité des fêtes, ne manquaient jamais les bals.
Je découvris donc mon premier bal à l'âge de neuf
ans. Ce qui n'empêcha pas que je ne sus jamais
danser et encore de nos jours.

Mais j'étais en admiration devant toutes ces filles
qui dansaient, je parle des grandes bien sûr, celles qui avaient
16 ans au moins et plus, les autres celles de mon âge dansaient
entre elles souvent, plutôt, prétendaient entre elles. Mais
ne dansaient pas avec un garçon. Ce n'était pas convenable.
Il y avait énormément d'aviateurs qui avaient bien
un sacré succès. Je crois que c'est de ce jour que j'eus
la certitude que je serais aviateur. Non pas pour le succès
qu'ils avaient auprès des filles, mais pour leur tenue
leur assurance. J'avais bien vu des soldats
plusieurs fois mais ils paraissaient ternes avec leur
costume bleu horizon ou kaki à côté des aviateurs
en bleu marine. Bref je passais une partie de ma
nuit à faire le pied de grue devant une pension
et quand nous sommes rentrés je me suis endormi
en me voyant piloter déjà ces belles machines
volantes qui sillonnaient le ciel de Cognac.

Mes vacances furent prolongées de quinze jours
je crois qu'il eut une transaction sur le prix de
pension qui passa de 10 Frs à 5 Frs pour la

Seconde quinzaine - j'aimais maintenant les veillées à lampe à pétrole, cette maison qui sentait bon la cire et le foin, le chant du coq au matin et les coin-coins des canards. Il y ~~en~~ avait qu'un canard qui me faisait peur c'était un canard de barbarie quand je rentrais au poulailler il ne manquait jamais d'agiter sa tête d'avant en arrière en chuintant entre son bec entrouvert, comme une locomotive qui va prendre le départ. Ne parlons pas de l'oie celle là quand elle était libre je ne m'aventurais pas, la seule foi où je suis entré et ~~qu~~ qu'elle y était elle a tiré son cou vers moi presque à l'horizontale en soufflant tout ce qu'elle pouvait. Autrement à part ces deux là j'aimais le poulailler.

Vers la fin de mon séjour je me sentis un peu fatigué, ça n'allait pas du tout, je ne m'écoutais pas mais il paraît que je parlais du nez quand ma mère vint le dimanche elle parut inquiète d'autant que j'étais fiévreux et ne voulait pas manger elle me ramena le soir même et elle me mis au lit.

Le lendemain matin, pour la première fois depuis des années je vis le médecin. Plutôt c'est lui qui vint me voir. Il n'y avait que mon frère ~~...~~ présent et après m'avoir ausculté il dit à mon frère d'aller vite à la pharmacie

chercher ce qu'il m'a fait sur une note.
Mon père revint assez rapidement avec une petite boite en bois blanc qui ressemblait a un plumier d'ecolier.
Il y avait un couvercle a glisser dessus et le docteur en retira une enorme ampoule emplie d'un liquide qu'il ~~en~~ pompa avec une seringue.
Je n'avais que 9 ans mais j'avais déjà entendu parler de piqûre. Je me mis a hurler bien avant que le docteur soit prêt, il avait beau me dire que ça ne faisait pas mal, mais je ne voulais rien entendre.
Je n'entendis pas ce que le docteur dit a mon père mais je compris vite quand il me saisit les bras par derriere le lit pour les tenir ~~derriere~~ contre mes oreilles de bourreaux. Le docteur s'assit sur mes jambes et d'une main retroussant ma chemise sur mon ventre.
Ce fut affreux, je delirais presque de frayeur et de douleur du moins je le crus, ce fut surtout très long car la seringue etait bien pleine.
J'etais tellement contracté et devait tellement gigoter que juste a la fin l'ampoule cassa l'embout de la seringue, le docteur etait furieux et me traita d'andouille. Mais durant les quelques instants qui suivirent je ne sais plus ce qui se passait je hoquetais et etait completement etranger a mon entourage. Quand je repris connaissance

La mère était là et pleurait, mon père avait dur[?] sans mon ventre me faisait mal à l'endroit de cette piqure.

La mère me rassura en me disant que ce ne serait rien que j'avais attrapé la diphtérie mais que je guérirai vite.

Je voyais bien à sa tête qu'elle ne pensait pas un mot. mais d'un autre côté je ne souffrais pas et redoutais beaucoup plus le docteur que la mort - cette idée à vrai dire ne m'effleura même pas.

Le lendemain en voulant déjeuner j'eus la très désagréable surprise de constater que mon café au lait avalé par la bouche ressortait par le nez.

Le Docteur revint à nouveau me regarda longtemps le nez avec une espèce d'entonnoir qui m'écartait les narines et qui me faisait très mal et conclut qu'il n'y avait pas d'amélioration en fin de soir j'eus droit à une seconde piqure qui me causa tout aussi pentel[?] que la première, les jours qui suivirent furent de moins en moins brillants non seulement les liquides mais les aliments même reprenaient le chemin de mes narines, le sixième jour après ma sixième piqure le docteur vint à onze heures du soir. et parla à ma mère de "spécialiste" pour le lendemain matin mon père était blême, ma mère pleurait mon frère cela faisait une semaine ou presque que je ne le voyais plus. Le mot spécialiste

claquait en moi comme un marteau sur une enclume. Songez qu'a l'époque on ne consultait un Spécialiste que quand...

J'avais faim et soif depuis six jours je ne m'alimentais plus toute la journée je demandais a boire mais c'était chaque fois un échec

Le Docteur dit je l'entend encore distinctement "Ce ne peu plus durer Madame, s'il ne peut rien avaler il faut l'amener chez un Spécialiste."

Je ne sais pas si la volonté est pour quelque chose dans une guérison mais toujours est-il que je demandais un chocolat au lait. C'était ce que j'adorais par dessus-tout. Mais a onze heure du soir c'est surprenant quand mème! Le Docteur haussa les épaules et dit a ma mère "essayez" Quand j'eu le bol je tremblais de tout mes membres le Docteur me regardait convaincu du resultat. Ma mère et mon père de même. Je pris une gorgée dans ma bouche et poussait pour avaler, j'eu un éblouissement de luminios multicolores mon nez était sec et je n'avais plus rien dans la bouche, personne encore sauf moi n'avait realisé que je venais d'avaler, ce n'est que quand je repris une seconde puis une troisième gorgée qui suivirent le même chemin que

mon estomac réalisa que les membranes avaient cédé.

Le docteur m'ausculta longuement avec sa petite lampe, mais je m'en foutais maintenant il pouvait bien faire ce qu'il voulait, dix piqûres même si ça lui plaisait. Puisque j'avais avalé je n'irais plus voir un spécialiste.

Il se releva me tapa sur la tête et dit à mes parents c'est fini mais il faut qu'il crache ses peaux.

En quelques heures tout revint normal à l'exception, je n'ai jamais eu de chance avec les piqûres, que je me suis fait une réaction sérique qui me tint raide près de trois jours. sans possibilité de pouvoir bouger par moi-même paralysé quoi. J'étais pas heureux car dans mon idée j'allais aussi droit au spécialiste. Mais mes parents riaient quand je leur faisais part de mes craintes. ~~Pour célébr~~.

Pour célébrer cette guérison qui était assez rare à cette époque, le vaccin n'existait pas, et les cas étaient ~~tro~~ trop souvent diagnostiqués trop tard.

Donc pour célébrer cette guérison mon père m'acheta un poste à galène pour écouter sur le lit car il n'était pas question que je me lève. J'étais bien trop faible.

j'écoutais ce poste avec ravissement, mais mon
père s'avisa qu'il n'était pas assez puissant
il avait appris par un ~~vell~~ vieil électricien
breton qui était son compagnon de libations - qu'on pouvait
faire un branchement sur le courant électrique ce qui
donnait de la puissance.

Il y avait bien entendu des règles à respecter
avec ampoules témoin etc...

Mon père passa la matinée du dimanche
à faire ce branchement partant de la lampe
de notre chambre

Dès qu'il alluma le poste explosa littéralement
sur mon lit avec beaucoup de fumée.
C'était raté et je n'avais plus de poste.

Les deux premiers jours j'écoutais ce poste avec ravissement
et cela m'amusait beaucoup de rechercher un poste sur
ce petit bout de charbon avec l'aide d'une aiguille.
Puis le troisième jour mon père décréta qu'il n'était pas
assez puissant.

Un vieil électricien breton, compagnon de libations
de mon père lui avait donné, paraît-il, d~~[illegible]~~
le moyen de tirer le maximum d'un poste à galène
Il s'agissait d'un branchement reliant les fils d'antenne
sur l'un des fils du secteur électrique, l'autre fil se
branchant je ne sais où du côté de l'aiguille je crois.
Encore fallait-il une ampoule de 100 W entre les deux,
de manière à faire résistance... Si ce n'est pas exactement
la réalité, c'était quelque chose d'approchant

(35) Le dimanche matin mon père passa deux longues
heures au moins à effectuer ce délicat travail
Je bouillais d'impatience en attendant le résultat
Enfin tout fut prêt, mon père installa le poste sur
le lit, brancha l'ampoule de résistance, et mis le contact.
L'ampoule s'alluma et le poste explosa littéralement —
même après que mon père eu coupé le courant, le lui
tel que l'ampoule brilla encore quelques secondes.
La pelure, elle, était devenue comme un charbon
ardent et roula sur le drap auquel elle mis le
feu, oh un petit feu, mon père l'éteignit aussitôt.

Je ne crois pas avoir pleuré mais peut-être bien que
car malgré les vains efforts de mon père jamais ce
poste ne remarcha. et il n'était pas question d'en acheter
un second — celui là même qui représentait deux semaines
de travail de mes parents avait été acheté à crédit sur
quatre mois. non sur 15 semaines, car les crédits ne
s'accordaient pas au mois à l'époque — les salaires étant
payés à la quinzaine avec acompte chaque semaine.

Enfin au bout de quelques jours j'eus l'autorisation
de me lever mais je devais être très faible car chaque
fois que je voulais courir dans la maison je m'étalais
de tout mon long.

L'école avait commencé depuis longtemps
quand enfin j'eu droit à quelques pas dehors.

Bien sûr les journées étaient toujours tout
seul dans la maison. mon frère à l'école (1) et
mes parents au travail, je trouvais le temps long.

(1) mon frère n'a 14 ans qu'en mai 1937 il ne pouvait donc travailler avant

a dessiner les exploits de PIM. PAM. POUM - ce ne devait pas être trop mal, car plus tard quand j'eus repris l'école et que j'eus ayant emporté ces dessins sur lesquels la maîtresse toute elle ne voulut jamais admettre que c'était moi qui avait fait dessiné ce chef d'oeuvre. J'en fus d'autant plus mortifié que j'étais follement amoureux de cette maîtresse et j'eus aimé qu'elle vanta mes qualités alors qu'elle me traita de vantard et fanfaron.

Mais l'embarras, dès que je fus un peu plus fort le docteur conseilla à ma mère de m'envoyer en convalescence à la campagne. Madame Chauveau accepta de me reprendre un mois. Mais je m'ennuyais et chez elle durant cette période de fin d'année. André avait rejoint une pension car sa mère atteinte d'un cancer du sein se mourait; les jours étaient très courts. Il faisait froid et je ne maniais pas assez bien les caractères d'imprimerie pour m'adonner à la lecture. De ce mois il m'en reste un souvenir un peu triste sauf des dimanches où j'accompagnais M. Chauveau à la chasse dont il revenait toujours bredouille.

Je rentrais pour Noël du mois la veille. M. et M. Chauveau étaient invités pour le lendemain. Mon frère faisait devait l'arbre de Noël au pied de notre lit. Je n'étais pas radieux de rentrer et car je savais qu'au 2 jan début janvier il me faudrait prendre le chemin de l'école.

Le pistolet à flèches que je trouvai au pied du sapin parvint cependant à me faire oublier qu'il ne restait que quelques jours de répit.

Enfin en janvier je repris tristement le chemin de cette sale école.

Cancre comme je l'étais et ayant sauté un trimestre je ne compris jamais comment j'ai pu

37

ne pas se rouiller.

Par malheur je fus placé à côté de mon pire ennemi - Guy Levent - il était filiforme blond presque blanc et me dépassait de deux bonnes têtes. C'était le gars qui m'avait pris depuis longtemps comme tête de turc, qui me foutait des claques sans raison, du moins à mes yeux, et des coups de pieds au cul rien que pour voir comment ça fait. Quand je voulais me défendre, il arrivait toujours à me tenir à distance avec ses longs bras et j'étais toujours contraint d'encaisser sans espoir de remettre. Quand je voulais le prendre à son niveau il détalait telle l'autruche avec ses grandes jambes et là encore ~~fetas~~ je m'essoufflais sans espoir de pouvoir me venger.

J'eus cependant à quelque temps de là une petite revanche, qui s'avéra, vu par ses yeux, la vengeance complète de tous les trucs qu'il m'avait fait endurer depuis 2 ans.

Ce jour là nous avions M. Mercier comme maître. Comme les classes communiquaient entre elles dès qu'il y avait ~~une~~ l'absence d'un maître, l'instituteur ou institutrice des classes en dessous ou en dessus ~~le maître ou la maîtresse qui se trouvaient à côté d'~~ assuraient l'intérim. ~~avant ou après - assumait l'intérim~~ ~~sa~~ -

Donc ce jour là nous avions M. Mercier. Or M. Mercier ce n'était pas le maître ordinaire. Imaginez-vous un vieillard à grande barbe blanche couvrant la lèvre inférieure une énorme moustache de même couleur couvrant la lèvre supérieure

ce qui fait que lorsqu'il parlait sa voix étouffée
~~sortait d'une des mailles de ces poils blancs sous de cette touffe poilue~~

Sortait de derrière cette touffe pileuse sans que l'on vît s'agiter ses lèvres.

Il portait un pince-nez d'acier - veste et gilet noir chemise blanche - Pantalon noir l'hiver et blanc l'été.
C'était la terreur du Groupe Scolaire Longs il y avait 13 classes d'environ 30 à 35 élèves entre le cours préparatoire et le cours complémentaire 2e année. Pas un seul de ces quelques 450 élèves, à part les 35 de sa classe, qui ne fut pris de panique dès qu'il entendait "X... vous serez puni d'une heure à 7 h chez M. Mercier -" Car s'il y avait trois classes d'études jusqu'à 18h00 et qu'il y eut un roulement entre instituteurs, M. Mercier était toujours l'un de ceux-là.

Bref, nous avions donc M. Mercier à peu la et la leçon tournait sur la géographie de la Normandie.
Je ne sais plus ~~si des élèves avaient~~ si d'autres élèves avaient déjà été interrogés - mais ce que je sais c'est que je voulais de personne qu'il me désigne car je ne savais pratiquement rien.

Le regard de M. Mercier parcourut la classe et vint à tout point se river sur cette grande tignasse blonde qu'était le dessus de mon voisin - d'un geste qui prolongeait une tige en bambou il le désigna en jetant un "Vous" tellement ouaté que l'on entendait "FFou".. je souffrais car en général jamais deux voisins n'étaient interrogés le même jour à moins les deux de le demander,

(37) ne pas se mouiller.

Par malheur je fus placé à côté de mon pire ennemi - Guy. Le Bent - il était filiforme blond presque blanc et me dépassait de deux bonnes têtes - c'était le gars qui m'avait pris depuis longtemps comme tête de turc, qui me foutait des claques sans raison, du moins à mes yeux, et des coups de pied au cul rien que pour voir comment ça fait. Quand je voulais me défendre, il arrivait toujours à me tenir à distance avec ses longs bras et j'étais toujours couvert d'ecchymoses sans espoir de remettre. Quand je voulais le prendre à son niveau il détalait telle l'autruche avec ses grandes jambes et là encore ~~fuitas~~ je m'essoufflais sans espoir de pouvoir me venger.

J'eus cependant à quelque temps de là une petite revanche qui sonna, à mes yeux, la vengeance complète de toutes les brimades qu'il m'avait fait endurer depuis 2 ans.

Ce jour là nous avions M. Mercier comme maître - comme les classes communiquaient entre elles dès qu'il y avait une absence d'un maître, l'instituteur ou institutrice de classes en dessous ou en dessus ~~le maître ou la maîtresse qui se trouvait à la classe d'avant ou d'après~~ - ~~assurait l'intérim au sa~~ assuraient l'intérim -

Donc ce jour là nous avions M. Mercier. Or M. Mercier ce n'était pas le maître ordinaire. Imaginez vous un vieillard à grande barbe blanche couvrant la lèvre inférieure une énorme moustache de même couleur couvrant la lèvre supérieure

[illegible] [illegible]

Ou si l'élève séchait.

Le dent se leva visiblement mal à l'aise, comme nos pupitres ne permettaient pas de se tenir debout, il fallait se pencher en avant et tenir la table pour avoir une certaine apparence de Bipède en position verticale, à moins de se mettre debout dans la rangée, mais en général nous ne nous y mettions que sur demande du maître.

Dans cette position, Le dent, avait vraiment tout du singe, ses grands bras mi repliés entre ses épaules et la table, complètement uncq.

Il rafoula quelques mots sur la situation de la Normandie et ce devait être dans la leçon pas M. Mercier ne le reprit pas et arriva à ces mots qui résonnent, 40 ans après encore à mes oreilles.

En Normandie on y pratique l'élevage, on y élève... bien. On y élève ----- Il reprit par deux fois sa phrase en complet mais arrivait toujours à on y élève -.- sans pouvoir sortir un mot de plus. derrière lui un élève souffla "des vaches" puis Le dent ne l'entendit sans doute pas, il était blême et ses yeux bleus ressemblaient à de soucoupes ses bras tremblaient, ses doigts frottaient la table espérant ~~sans~~ peut être découvrir sous le vernis, l'élevage pratiqué en Normandie. La voix de M. Mercier se fit plus étoffée qu'à l'ordinaire en même temps qu'il se rapprochait – "~~Le dent pas suffisait de peur~~"
Alors on y élève quoi.

~~pour la gue~~

pour la quatrième ou cinquième fois il répétait
On y élève -- Ses yeux me suppliaient. Je crois
que si je l'avais su je lui aurais dit mais je ne
savais foutre pas ce qu'on élevait en Normandie
d'ailleurs la Normandie je m'en moquais un peu.
je ne sais et encore maintenant je ne sais pas ce
qui me dicta de lui souffler "des p'tits poussins"
Le regard de LEDENT s'alluma un peu comme le
noyé qui ~~se saisit d'une~~ voit la bouée salvatrice.
Il se redressa légèrement et avec assurance lança
"On y élève des p'tits poussins."
Les yeux de M. MERCIER se fixèrent derrière ses
lunettes. tandis que la classe pouffait. LEDENT
passa vite de l'assurance à l'abattement le plus complet
ses yeux m'interrogeaient ne comprenant pas tout
ce qu'il avait encore. Tout cela se passa très vite une
deux secondes peut-être, avant que dans un sifflement
la trique de M. Mercier ne s'abatte avec précision
sur l'oreille de Ledent. Il s'agissait d'une pointe
flexible de canne à pêche. d'un mètre 50 environ.
LEDENT hurla mais ses yeux ne me quittaient
pas il mit ses longs bras autour de protéger sa
tête et ses oreilles, mais la trique s'abattait toujours
avec une rare précision sur les mains et poignets
de Ledent. Ah on élève des p'tits poussins en Normandie?
crétin. Imbécile hoquetait M. Mercier mais toujours
de sa voix étouffée. "vous resterez jusqu'à 6h40 ce soir."
Ceci mit fin aux rires de la classe sauf ~~au mien~~ moi
qui était secoué d'un grand rire que je ne pouvais

refreinée - je pleurais et suffoquais, même le regard de Mr Mercier ne put me faire arrêter. La classe avait pris le silence qui laisse présager les typhons tout le monde attendait que mes oreilles sautent la finesse de la "cannevelle" comme on disait.

Mais rien ne se passa, je m'essuyais les yeux avec les manches de mon tablier et j'entendis seulement "Le vieux à vous" je ne réalisais pas tout de suite, ce n'est qu'en voyant tous les regards tournés vers moi, que je me rendis compte dans quelle situation je m'étais fourré.

Je m'exécutais en prenant ~~position~~ la même position que Ledent quelques instants plus tôt. Je devais avoir encore la face hilare malgré ma frousse. "Qu'élève-t-on en Normandie ?" Voulez-vous le dire à cet imbécile ce qu'on élève en Normandie ? et je me vis jeter d'un trait "On y élève des vaches M'sieur." en m'étant souvenu à temps ce qu'avait soufflé l'élève derrière Ledent. - Parfaitement, entendez-vous petits crétins ? Des vaches et non pas des P'tits poussins. Ces phrases étaient à nouveau aux fonctions de coups de cannevelle sur les mains de Ledent qui cherchait vainement à les cacher.

Je me rassis très vite avant que Mr Mercier ne me demande de poursuivre.

Je ne sais plus comment se termina l'heure de géographie - je sais seulement le regard que me coula Ledent, sans aucune rancune, il semblait me dire "T'es plus fort que je le croyais

tu savais la leçon et tu m'as souffle une vacherie dans le seul but de me faire punir. T'es vraiment fort. Voila ce que me disait son regard, du moins c'est ainsi que je l'interpretais. Je ne jamais dit a Ledent que je ne savais pas un traitre mot de la leçon de la Normandie. Ce qui est certain c'est que jamais Ledent ne me tracassa par la suite.

(voir page 37)

c'est au cours d'un tel remplacement que se passa l'anecdote des dessins PIM-PAM-POUM relaté plus avant.

En juin 1937 Louis mon frère entrait a son tour dans la corporation des adultes travailleurs. Dès les premiers mois il put s'acheter un velo d'occasion qu'il retapa par ses propres moyens. et surtout en le peignant en rouge vif a l'aide d'un pulverisateur a flyt-tox. L'effet etait fantastique. du moins nous le crûmes, sans doute devait il y avoir d'innombrables coulées de peinture mais personne n'y prit garde.

J'étais presque aussi fier que mon frère. il y avait un velo dans la famille car il faut dire que le velo moteur de mon père avait depuis longtemps rejoint le mont de pieté, la vaisselle fine du mariage de nos parents, leurs alliances, la montre du grand père et j'en passe. Les années 34 et 35 et 36 furent des années de dèche complète.

Heureux de son velo, mon frère voulu

(43) me faire plaisir en m'amenant un jour à
13 H 30 à l'école assis sur le cadre. Comme cela
se faisait bien à l'époque.

Je baignais dans l'huile en jetant des regards
sans modestie à mes copains qui se rendaient à pieds
en traînant leurs chaussures ou rayant les murs avec
une pierre.

Il y avait un grand virage juste à mi-course
et nous tenions à l'amorcer quand, sans doute par
l'inclinaison du vélo, l'un de mes talons trouva le
mauvais goût de venir se placer dans les rayons
de la roue avant. Cette cause eu son effet immédiat
nous avons abandonné, tous deux à l'horizontal, la
bicyclette bloquée sur place. A un mètre du sol et
à quelques centimètres l'un au dessus de l'autre nous
prenions notre premier envol - il fut de courte durée
et deux fois hélas se termina sur le bitume de la rue
moi dessous - mon frère dessus. Quand je me suis relevé
j'avais le nez qui saignait, la joue brûlée par le
frottement, les lèvres fendues ~~et~~ ressemblant aux chou-
fleurs et une incisive supérieure en moins. Mon frère
n'avait rien, j'avais amorti son choc. Le vélo avait
la fourche tordue et la roue en huit.

J'eus droit à quelques jours de vacances sans joies
ne pouvant ni manger ni boire ou presque.

C'est en juin ~~que~~ que se lia une petite histoire

qui servi à mon frère d'avoir l'argent reçu
par le frère de Daniel lors de l'attaque de Tarzan.

Mais pour toute cette anecdote il faut dire
Puis que le dimanche mon frère sortait avec ses
copains, et ma mère l'obligeait à m'emmener. Croyez
que ce n'était pas de gaieté de cœur qu'il se soumettait
à ce rôle de chaperon. d'autant qu'à tous les trois
ils allaient rejoindre deux sœurs et une copine qui
travaillaient elles aussi à l'usine, la [illegible] de mon frère
portait nom d'Eliane et on passait d'interminables
A.M à se promener, mais comme je n'avais aucune voix
au chapitre ces promenades ne sortaient pas les yeux.
Aussi mon frère avait il trouvé la solution. Pour se
débarrasser de moi, et pour me faire plaisir, ils se cotisaient
à tous les trois pour me donner trois francs représentant
le prix d'une place en troisième au cinéma. Il était
convenu que je ne rentrais pas à la maison sans lui et
~~nous~~ il me fixait un rendez-vous quelconque où je l'attendais
parfois assez longtemps.

Au cours d'une de ces séances de cinéma, j'avais vu
un film où deux hommes se combattaient avec
de courtes dagues tenues dans la main droite, tandis
que le bras gauche, ~~replié~~ enroulé dans une cape et
replié à la hauteur du visage servait à parer les coups adverses
il n'en fallut pas plus pour que le jeu ici que je
passais désormais souvent seul n'ayant pas de copains,
je propose à Daniel, ~~un duel [illegible]~~ qui trouvait aussi l'amusement que

(45) moi dans la cour, de reconstituer ce combat.

Daniel accepta, il n'allait jamais au cinéma ou si cela lui arrivait avec ses sœurs ils allaient au cinéma du patronage et c'était la vie de Jésus ou des films anodins.

Il s'enroula le bras gauche dans un sac de jute poussiéreux, qui avait la couleur de patate, et j'enroulai le mien avec les deux torchons à vaisselle.

Chacun avait pris son arme, pour lui il s'agissait d'un couteau effilé et la pointe à manche noir, pour moi un couteau à manche épais et tout aussi pointu dont ma mère se servait pour couper le pot au feu le dimanche.

Et le combat s'engagea, le sac de jute et les torchons à vaisselle recevaient presque tous les coups à l'exception de ceux qui étaient portés dans le vide grâce à nos esquives - je ne songeais pas le moins du monde qu'il faudrait rendre des comptes sur l'état des torchons qui au fur et à mesure du combat se transformaient en dentelle du Puy.

Combien dura ce simulacre de duel, je n'en sais rien nous étions trop pris l'un et l'autre pour mesurer le temps qui passait. Il s'acheva pourtant, tout a une fin, le couteau de Daniel venait de pénétrer de trois bons centimètres dans mon biceps droit.

Le sang giclait de partout quand il eut retiré la lame. Daniel resta muet un court instant

courus chez lui et s'enferma à clé.

Je suppose que c'est mes cris perçants, de femme car je ne crois pas avoir souffert, qui attirèrent Mme Hamion la mère de Claudie.

Elle avait été infirmière autrefois, elle ne fut pas embarrassée pour mes ligatures et me fit un pansement compressif.

Elle me donna à boire et fit prévenir ma mère par téléphone. Car la femme du chef du personnel ~~avait~~ disposait de cette invention extrêmement rare.

Une visite chez le pharmacien rassura ma mère je n'avais aucune veine ni artère tranchée. Mais il n'était pas aussi affirmatif en ce qui concernait les tendons ou nerfs moteurs des doigts car je ne voulais à aucun prix tenter de bouger ces derniers. Il conclut qu'il valait mieux attendre un jour ou deux et consulter le médecin si je me rendais compte que mes doigts étaient raides.

Il n'en fut rien le soir même, seul, je fis bouger mes doigts sans aucune peine. Seule cette brûlure lancinante me taquinait.

Il fallut bien dire à mon père que c'était Daniel qui m'avait fait cela. Je ne crois pas avoir dit que ce jeu c'était moi qui l'avais proposé d'ailleurs ce n'aurait servi à rien. Mon père avait sa revanche et de toute façon Daniel était le plus vieux donc...

Je n'eus pas droit à être témoin de la scène, mon père et ma mère partirent de concert. Quand ils revinrent une bonne demi heure après ils étaient rassérénés ~~et~~ mais ne me dire rien sinon que Daniel avait reçu une bonne raclée. Jamais nous nous

(47) Sommes reconciliés David et moi. chaque fois que je le voyais il me fuyait et s'enfermait chez lui: il ne me restait plus que Claudie avec qui je pouvais m'amuser.

C'est au cours de ces amusements ~~et ne~~ comprenant pas pourquoi Claudie était obligée de s'accroupir ~~quand elle voulait~~ pour soulager sa vessie, qu'elle me fit voir qu'elle n'était pas faite comme moi.

A mon tour je lui montrai que je n'étais pas comme elle. Et nous nous fûmes tous les jours, même plusieurs fois par jour, à nous montrer que nous n'étions pas pareils. ~~Nous étions aussi comme St Thomas [illegible] nos yeux~~ Fais comme St Thomas le sens de la vue n'étant pas suffisant.

Un jour sa mère nous surprit, chère femme elle n'en dit rien à ma mère heureusement. car j'aurais sans aucun doute reçu une double correction la première pour la "chose" en elle même. La seconde faire cette "chose" avec la fille du chef de personnel et plus jeune que moi. Le détournement de mineur n'a pas de limite.

J'en parlais quand même à mon frère il éclata de rire et me rétorqua tout net "Tu savais pas que ce que tu as c'est pour le mettre dans ce qu'elle a? Non je n'en savais rien les cours d'initiations sexuelles n'étaient pas inscrits au programme du cours Elementaire 1ère année, pas plus qu'aux autres d'ailleurs.

Moi cela surpris une fois ne nous empêcha nullement de poursuivre et fut des informations de mon

père nous avons essayé vainement d'autres fois
sans résultats - nous en avons conclu qu'il devait y
avoir un truc d'adulte qui manquait-

Les grandes vacances arrivèrent j'étais heureux
et un peu malheureux.

il n'était ~~plus~~ plus question de retourner chez Mme
Chauveau. La jeune femme atteinte d'un cancer
à l'intestin était en train de s'étendre.

Claude partait en vacances à Villandraut
Daniel? ne me causait plus d'un tout et
devait sans doute partir en colonie avec
St Clair.

Les copains d'école? je n'en avais guère pour tout
je restais "garçons" bien que je sois en dixième
j'avais déjà pour moi même meilleure tenue.

J'assumerai tout seul à la maison ce que nous
assumions à deux avant que mon frère ne travaille.
mais comme j'étais plus paresseux que lui
je n'en faisais même pas la moitié. Comme il ne
fallait pas compter sur mon père pour mettre la
main à la pâte, que mon frère désormais ne
venait plus que pour manger et dormir, toutes les
tâches qui restaient à ma mère en dehors de ses heures
de travail-

Le ménage était en piteux état. Il y avait plus
de taches en tout genre et de toiles d'araignées que
les murs et plafonds n'en pouvaient contenir.

Je m'ingéniais quand même à faire quelques plats
ou patisserie en plus de ce qui m'était ordonné

49 de faire envie ou préjaus, mais sincèrement ce n'était pas pour soulager ma mère mais seulement parce que j'étais gourmand.

Cet Été 34, mes jeux se tournent à jouer au garçon solitaire avec les bords fauchés avec mes manonnes et parts à la framière avec mes chiens, c'était un petit ruisseau limpide, qui coulait en contrebas d'un pré distant de 2 à 3 cm de chez nous. Je me trempais les pieds et tentais d'attraper d'minuscules poissons qui passaient entre les jambes et entre les doigts. Pour meubler un peu la monotonie de ces vacances je me décidais à attraper les oreillons, ça fait passer le temps.

Sans évènements sensationnels la rentrée arriva. Je la redoutais un petit peu. Allais-je entrer chez M. Dercier? qui était une classe intermédiaire entre le Cours Élémentaire 1 et 2 ou allais-je aller chez M. Navaille. Il n'avait pas bonne réputation ce pion. Mais pas du tout comme M. Dercier qui était froid et — (je crois que je vais m'empêtrer si je veux poursuivre à faire un jugement comparatif en conservant la manière de voir d'un enfant) ce qui était ressenti confusément par nous. C'est qu'autant M. Dercis était craint pour sa grande sévérité, il n'en était pas moins un être bon, d'une très grande bonté même, les bons nous ne disions pas "il est bon il est gentil," au contraire il était surtout extrêmement juste. Aucun favoritisme ne se faisait dans sa classe. Personne ne disait: « c'est

le chouchou de M. Mercier, car il n'y en avait pas. Il nous avions un certain respect pour ce prof d'une autre époque.

A l'inverse M. Navaille, le prof le plus grand du groupe scolaire, était toujours tiré à quatre épingles jamais je n'ai vu ses chaussures rouge maculées Sa blouse grise était au moins changée deux fois par semaine, il était hautain - il avait une voix métallique et on aurait dit qu'il aurait l'intention de le front en pain de sucre dégagé, très dégagé même, tous ceux ceux dont on dit qu'ils ont une calvitie intelligente - ~~et~~ il était patelin, mesquin, ironique ~~avec~~ avec ceux qui n'étaient pas à la hauteur des cours qu'il dispensait - Voilà la différence, vu pas une révolte, entre M. Mercier et M. Navaille.

Hélas encore je quittai M. Nandel, encore j'entrai chez M. Navaille. C'est ~~chez~~ seulement lui que je fus régulièrement dernier.

Comme nous changions régulièrement de place en fonction du classement mensuel, je vis ~~tous~~ presque tous mes copains évoluer d'un pupitre à un autre, sauf moi qui passa mon année au dernier bureau de la quatrième rangée ~~de~~ gauche.

C'est au cours de cette année que je fis la connaissance approfondie de Maurice V. - il avait eu un début d'année scolaire moyen et à la suite d'un petit événement il avait échoué comme compagnon d'infortune au dernier pupitre de la quatrième rangée gauche - du fait qu'il était avant dernier et qu'il s'y cramponnait, il avait droit ~~par~~ malgré tout à la place ~~gauche~~ droite du dit pupitre. Vu des hauts de M. Navaille ~~...~~ Le petit événement avait eu lieu justement le jour de la composition d'orthographe - maître

(51)

Noir. Jannick avait dû commettre un ennui premier
M. Navailles l'avait pris par l'oreille droite en
lui susurrant des mots doux comme « idiot imbécile
etc... » Voulant se dégager Jannick trébucha
dans le pied du bureau et bascula en avant
mais M. Navailles n'avait pas eu le réflexe, ou n'avait
pas voulu, lâcher sa proie auditive et Jannick se
retrouva par terre avec la tête et l'oreille décollée.
et qui saignait abondamment.

Jannick fut envoyé chez la concierge qui faisait
office de infirmière et il nous revint quelques
instants plus tard avec un pansement autour de la tête
fait de sparadrap. M. Navailles ne manifesta aucun
sentiment et le cours reprit jusqu'à 11h30.

C'est à ce moment que Jannick, dès qu'il fut
dans la rue hurla "t'as tu peur Navailles
j'vais chez les condés."

Ça c'était un homme, nous fûmes bien cinq ou
six à suivre Jannick au commissariat de police devant
lequel nous passions quatre fois par jour. Je ne veux
pas médire mais je crois que si nous n'y avions
pas été il se serait dégonflé ; en route il proférait
des menaces, "c'est fini j' j'vais appeler le frère de
mon père et j'le descend au Navailles"

Arrivé au commissariat, comme nous
l'entourions il ne put faire autrement que d'entrer,
mais aucun des suiveurs n'osa aller plus avant.
Jannick ressortit quelques minutes plus tard tout rouge
et nous fit part de son entretien auquel il conclua
par " y m'ont dit qu'ma mère vienne porter plainte

Pour nous tous évidemment l'affaire s'arrêtant là
était classée, on ne croyait pas beaucoup
que le frère Navailles puisse être inquiété, après tout
il était dans les moeurs scolaires de recevoir des
raclées par les Pions - Lui bien sûr exagérait, le frère
Gerces lui en flanquait mais jamais n'avait fait
couler une seule goutte de sang.

A la rentrée de 13h30, Jannic n'était pas là
et le cours commença sans lui.

Vers deux heures moins le quart, le concierge
vint prévenir M. Navailles d'aller au Bureau du
Dirlo. Le pion voisin M. Sepin vint faire l'intérim
et comme nous étions en compo on ne levait pas
trop la tête, un zéro descendait vite. Quelques
minutes plus tard Jannic faisait son entrée
triomphale en se secouant énergiquement sa main
droite et en pinçant les lèvres nous signifiant
ainsi qu'il y avait du grabuge au bureau du Directeur.
Un bon quart de la classe, toujours les mêmes
furent électrisés et frissonnaient d'aise, j'étais bien sûr
de ceux là. Tous sauf ceux qui ne reconnaissaient comme
toute puissance d'un enseignant que regards de commisération
ou de mépris de la part du Pion. La tarte ou le coup de
pied au cul passe encore c'est humain, mais ces
regards de pitié méprisants c'est dur à supporter.

Un bon quart d'heure après Jannic, Navailles
rentra, il était blanc comme un lavabo. Nous
n'avions plus qu'une hâte c'est que la cloche
sonne pour la récré. Jannic pourrait nous
donner des détails.

Nous dûmes rester sur notre faim ou presque
Jannic nous raconta qu'il l'avait dit à sa mère

Que sa mère, s'étant rendue au commissariat déposer plainte. Un inspecteur en civil et la mère de Jamie ~~[illegible]~~ avec lui même étaient venus voir le dirlo expliquer l'affaire. Et quand Narcille était entré, le directeur avait dit à Jamie de rejoindre la classe.

Peut être le lendemain Jamie eut il d'autres informations par sa mère, mais déjà l'affaire était passée et n'avait plus tout le piment de la veille. Ce que l'on remarqua tous c'est qu'au classement Jamie devint, jusqu'au bout de l'année, mon voisin de table.

Quand on est dans le même sac, même si l'on est pas tout à fait du même milieu social, on fraternise pour peu de choses. Jamie et moi on devint vite copain

Comme il n'était pas plus que moi enthousiasmé par la classe, on écoutait d'une oreille distraite les roucoulements de chou-chou quand le prof parlait, mais on s'occupait plus souvent à se raconter des histoires ou à dessiner pendant les leçons. Ce qui fit, un jour, ~~[illegible]~~ faire cette remarque venimeuse à Narcille, "~~Regardez~~ prenant la classe à témoin. "Regardez cette graine de racaille, ce sont eux que l'on verra plus tard sur les journaux pour vols ou pour crimes". Aussi dire cette sentence tombée à plat sur nous, bien qu'elle nous fut destinée nous ne nous sentions aucunement concernés.

Jamie habitait une villa au quartier du Tonga. Ce n'était éloigné de chez moi que de 1 km tout

au plus, de chez lui la garenne était proche, et il y avait plus haut un étang avec deux îles mais qui était domaine privé du journal "La Petite Gironde" je crois ou la "France" - Le domaine s'appelait la Pêche Blanche - Ne me demandez pas pourquoi, même si ce nom a un rapport avec le quotidien en question je ne vois toujours pas la signification. Il faut dire que nous n'allions pas nous tracasser pour si peu de chose.

Je n'y étais jamais allé sauf une fois avec mon frère à l'occasion d'une semaine - Jamier lui connaissait bien les lieux, il m'y entraîna un jour et en faisant le tour de l'étang on y vit une barque à fond plat amarrée dans un coin à l'aide d'une chaîne et d'un gros cadenas. Tout le tour de l'étang ainsi que les deux îles étaient couverts d'arbres, l'endroit était très attirant pour nous autres, se baigner, se cacher. enfin n'importe quoi et puis il y avait cette barque bien sûr elle était cadenassée mais chacun en soi on pensait bien que ce n'était pas un handicap insurmontable.

C'est vers la fin de cette année scolaire 38 que je fis part, avec Jamier je fréquentais, de préférence, la Pêche Blanche au cours de nouvelles fois

Mais les grandes vacances arrivèrent avant que nous mîmes, au maximum, nos capacités en œuvre dans le domaine de l'école Buissonnière.

A la maison on parlait beaucoup de Boches et d'un certain Hitler d'un Duce du nom de Mussolini d'un Franco aussi mais lui cela faisait deux ans que j'en entendais parler. Sans trop comprendre - Maintenant je savais mieux les événements Franco Mussolini et surtout Hitler c'étaient tous très

de sinistres salopards disait mon père. Vingt dieux ajoutait il dire que vingt ans après il va falloir remettre ça, on nous avait pourtant dit que c'était la der des ders qu'on avait fait en 14.–

D'autres fois il s'en prenait aux croix de feu "ces fumiers là sont pour les boches et les fascistes. Heureusement qu'il y a Staline." Après il s'en prenait aux Anglais et à CHAMBERLAIN. Alors là ma mère profondément anglophile en ajoutant elle ne pouvait souffrir Nevil Chamberlain qui était seulement un pois selon elle à négocier n'importe quoi à condition que la perfide Albion ne soit pas inquiétée et lui a laissé son alliée la France dans la mouscaille se débrouiller seule. Edouard Daladier n'était pas non plus en odeur de sainteté chez les miens.

De plus en plus je détestais Hitler, Mussolini les boches et les Italiens il faut dire qu'en dehors de nos parents, la radio ne mâchaient pas non plus les mots.

Mais il y avait les grandes vacances et par dessus tout c'était la joie car j'allais partir en colonie pour la première fois.

A l'usine il y avait une sorte d'assistante sociale. Tiens bien ça ne s'appelait pas comme ça à l'époque, ~~c'était une femme qui s'occupait~~ Elle dirigeait à l'échelon départemental une organisation qui s'intitulait TRAVAIL et LOISIRS. Mon père disait que c'était croix de feu mais comme cette personne avait consenti à me faire partir en colonie à tarif réduit il ne disait pas trop de mal d'elle. Pour tout dire il en disait même du bien car je crois qu'elle avait d'autres activités bienfaitrices au sein de l'usine où elle assurait une permanence ~~et~~ 3 fois par semaine

Je ne sais pas si mon père avait raison mais s'il avait raison bien il se mettait sacrement le doigt dans l'oeil en disant que les croix de feu étaient pour les boches c'est le raisonnement que je tenais à l'époque.

Je n'ai jamais réellement su de quelle obédience était cet organisation "Travail et Loisirs" ce qui était sûr c'est qu'elle n'était pas de gauche sans doute à droite sans trop mais je crois profondément nationaliste et anti-germanophile. J'ai eu au cours de mon séjour maintes fois l'occasion de constater que les Allemands n'étaient pas portés dans le coeur des moniteurs, peut-être tout simplement parce qu'ils avaient tous autour de 20 ans et que la guerre menaçait.

Mais mon père avait décrété que cette dame était croix de feu, parce que je crois elle avait les faveurs du jeune fils du Patron qui était P.S.F. donc croix de feu, donc cagoulard et camelot du Roi etc -- D'ailleurs pour mon père tout ce qui n'était pas communiste était forcément croix de feu et ~~ayant~~ avait des affinités avec Mussolini et Hitler.

Avant de partir à cette colonie il était nécessaire que je me fasse arracher le chicot qui me restait de ma chute en vélo. Je sais que personne n'aime aller chez le dentiste. Mais comme de toute la famille c'était moi qui ouvrait le feu et que mon père pour m'encourager me disait "Si après le premier coup de maillet sur la tête tu n'es pas endormi, dis à ton dentiste pour qu'il t'en donne un second" Bien sûr je n'y croyais pas mais j'étais pas trop rassuré quand même d'autant que je n'ai rien d'un courageux.

L'affaire ne se passa pas trop mal malgré tout et surtout mieux que je l'avais imaginé.

Ma mère passait ses soirées à me récupérer du linge pour emporter, il y avait une liste bien sûr mais ma ~~pa~~ mère passait sur beaucoup d'articles qu'elle jugeait superflus. c'est surtout que nous n'avions pas ces articles et qu'il n'était pas question d'engager des frais pour se les procurer. À titre d'exemple, à la maison à l'exception de ma mère qui avait des vêtements de nuit, nous et mon père on couchait avec des chemises, trop vieilles pour être portées de jour, souvent sans col et sans poignets. celles-ci ayant terminé leur existence ~~sous~~ entre la planche à laver et la brosse en chiendent de ma mère.

La liste prévoyait deux pyjama, j'eus droit à deux chemises pas trop délabrées. Elle prévoyait encore des caleçons courts, le slip n'était pas encore tout à fait dans les moeurs, mais comme les caleçons courts n'étaient pas dans nos moeurs à nous j'eus droit à rien du tout.

En chaussures par contre depuis que nous habitions l'usine, j'avais ce qu'il fallait. comme nous tous d'ailleurs. En voilà la Raison.

Avant de lancer une série, un certain nombre d'échantillons étaient fabriqués à l'usine de manière à être présentés aux revendeurs, je parle bien sûr de l'usine du plus jeune des Patron- Jacques, qui fabriquait des chaussures civiles. Certains de ces échantillons ne connaissaient jamais le jour à l'ouverture d'une série, ils étaient alors jetés ~~pêle~~ pêle-mêle dans un réduit situé sous les combles. Mon père avait déniché cette corne d'abondance qui chaussait toute la famille pas toujours à la pointure et souvent dépareillé

En marchant vite cela ne se voyait pas trop et pour être franc il fallait le savoir en m'appliquant

(59) Si mon père n'arrivait pas à appareiller une ~~paire~~
dans la forme, il recherchait quand même au plus
ressemblant, le plus souvent il s'agissait de chaussures
dépareillées dans la pointure, il en arriva ainsi souvent
de porter un 37 à un pied et un 38 à l'autre.

Bref j'avais ce qu'il fallait. Soucieux sans doute
que je ne prisse pas de coup de soleil mon père tenait beaucoup
à ce que j'emporte un chapeau. - Rien qu'à penser à ce
chapeau j'en avais et en ~~ai~~ ai encore des nausées
Il avait trouvé ce chapeau à l'usine aussi, neuf malgré
~~égalem~~ tout, il s'agissait là aussi d'un échantillon
qui avait été présenté à l'armée et qui n'avait pas été
retenu. Imaginez un casque colonial kaki, mais
mou, en toile, la calotte était faite en demi tranches
de melon dont les pointes se réunissaient sous un
petit pompon. - Les bords étaient encore plus mous que
la calotte et pendouillaient misérablement en affectant
une ondulation plus ou moins régulière.

La première fois que je le mis je disparus dessous et même
seul mon menton émergeait pas en dessous.
Mon père convint que je ne pouvais pas le porter ainsi
mais obstiné il dit à ma mère "Tu le relèveras
devant et tu mettras un point. Après cette petite
transformation j'étais équipé pour la pêche en Islande.
Je trépignais de rage, j'avais déjà le sens du ridicule
rien y fit ce kaki était pisseux ~~mais~~ je le dis,
mais mon père décréta qu'il était champêtre

Une dix après cela - je fus ramené le soir, mon père qui comprenait très bien, me dit "Lave tes culottes, tu l'emportes sans rien dire, mais la fois tu ne le feras pas c'est tout" C'était simple mais fallait y penser. d'autant que qu'il n'était pas président et chapeau sur le lot.

Ce qui me faisait le plus plaisir n'était pas la colonie car je la redoutais un peu, mais le voyage car nous nous rendions en Savoie à PONT de Beauvoisin c'est à dire près de quinze à seize heures de train Et tous ces noms de gare qui ressortaient de ma mémoire. Libourne - Coutras, Périgueux, St Sulpice Laurière - LIMOGES - GANNAT - A la Gannat la gare où le train repartait en arrière, St Germain les Fossés; ROANNE - TARARE - et enfin LYON mon LYON - et après? l'inconnu total.

Enfin le jour J. arriva, c'est vers 18h30 que nous ~~nous~~ montâmes dans le B.G. - j'avais insisté pour arriver un peu plus tôt ~~pour~~ afin de pouvoir contempler la locomotive à vapeur qui allait nous tirer.

Je ne sais pas si ma mère pleura, moi pas j'étais ~~énormément~~ tellement émoustillé que je n'ai aucune souvenance du visage de ma mère sur le quai quand le train s'ébranla.

Nous devions être une quinzaine au départ de Bordeaux répartis en deux compartiments - On lie vite connaissance dans ces cas là et je ne redoutais plus d'être appelé craçon, personne ne me connaissait je ne connaissais personne et j'étais propre. Du moins je le crois car personne ne me fit de remarque

(61) tant qu'il fit jour nous restons aux fenêtres du compartiment ou du couloir, Quand vint la tombée de nuit, le moniteur nous dit qu'il fallait manger. Rien était prévu, pour le voyage chacun devait avoir pris la précaution d'emporter son repas froid.

Les valises s'ouvrirent, pas toutes en même temps bien sûr. et les gâteaux, saucissons, jambon, etc. sortaient des divers sacs en papier gazouillement. pour ma part j'avais une omelette froide entre deux tranches de pain et un morceau de gruyère. La fête quoi!! ce que je n'avais pas emporté, et personne d'ailleurs c'est à boire. Mais la fin de notre repas coïncida presque avec notre arrivée en gare de Limoges. et comme j'avais quelques argent, 20 Fos je crois, je me achète une bouteille de limonade à trois francs. et étanche ma soif.

Il était tard déjà la nuit était venue complètement et il fallu prendre ses dispositions pour dormir. Valises, sacs, nos bagages un peu partout on a pris nos positions pour le repos nocturne.

A vrai dire j'ai peu dormi, non pas que je n'avais pas sommeil, mais je ne voulais à aucun prix manquer d'entendre annoncer une gare ou lire le panneau à chaque arrêt.

Sans péripéties particulières nous arrivons à Lyon vers 8 H 00 du matin. S'il y en avait un qui avait l'œil terne c'était le moniteur, il était hirsute, mes copains et moi par contre on était frais comme des roses du mois ~~en apparence~~ le pensait on.

Le reste du voyage fut assez bref, changement de train, a Lyon, puis a nouveau echange de train a St André le Gaz et enfin nous arrivions a Pont de Beauvoisin je ne sais plus trop si le train allait jusqu'a Pont ou s'il fallait descendre a une autre gare.

Ce fut avec l'arrivée a la colonie l'abattement qui suit l'excitation, le voyage etant fini et pour moi c'etait le principal interet et la colonie n'etait guere accueillante.

C'etait une immense batisse de deux ou trois etages en pierres grises, les fenetres encadrées de briques rouges. type caserne. Sur la droite en entrant il y avait une chapelle. Sur la gauche ~~et ga~~ une maison particulière attenante a des dependances. Le tout fermé côté Route par des hauts murs qui n'avait qu'un seul portail. donnant sur les batiments. ~~Entr~~ Au centre une grande cour.

Nous fumes dirigés vers les dependances aménagées en refectoire ou ~~un~~ un repas nous attendait. Ensuite selon notre age nous fumes separés dans la cour pour rejoindre differents groupes. Sur la quinzaine que nous etions au depart de Bx nous ne restames que deux. Raoul et moi dans un groupe, les autres je ne sais pas ou ils furent "affectés" comme il y avait deux services au refectoire et que nos listes ne concordaient pas je ne sais pas seulement si durant ce mois j'eus l'occasion de les revoir. Nous devions etre environ 300 a 350 nous etions je crois 18 ~~ou~~ ou 20 par groupe. Mr Mondin devint notre moniteur – et nous fimes connaissance avec le dortoir qui etait situé dans le grand batiment central.

(63) on ne pouvait se tromper, rien qu'en entrant même l'oeil d'un enfant ne pouvait confondre ces lieux il s'agissait d'une usine désaffectée. Au plafond de nombreuses poulies étaient encore fixées a des arbres de transmission démontés inutilisables qui ne transmettaient plus rien.

Je ne sais comment étaient les étages, notre dortoir a nous était assez dénudé, vaste pièce d'environ trente mètres de long sur 15 a 18 de large.

Il y avait 4 rangées de lits avec deux allées et seuls les boxes aménagés en planches, destinés aux moniteurs ôtaient un peu la nudité des lieux.

Chaque groupe reçu un fanion triangulaire a deux couleurs. Chacun des bouts de rubans accrochés a l'épaule gauche par une épingle a nourrice. Encore récemment on m'a dit que j'avais une âme de Boy Scout, peut être est ce de là que je la tire 8 [illegible]. Nous étions Violet-Rouge

Monsieur MONGIN, notre moniteur était étudiant en médecine c'était un des plus doux qui nous appris de nombreuses chansons, "Au pied d'une vigne." Tous les couplets de la Marseillaise, enfin nous ne chantions que les trois premiers; le chant du Départ. Et "chanter tout en marchant" sur l'air de Blanche neige "Siffler en travaillant"

Au cours des grandes promenades que nous faisions dans la campagne Mr Mongin nous racontait

toute la vie de Jean Mermoz et nous en racontait
un peu chaque jour mais avec tellement de détails
que chaque épisode durait plus d'une heure. A croire
que notre moniteur avait suivi le grand Pilote dans
ses moindres déplacements. Chaque matin il y avait
la cérémonie des couleurs toute la colonie se rassemblait
~~en carré~~ dans la cour et un des moniteurs à tour de
rôle hissait notre drapeau tricolore en haut du mat.
Ensuite nous chantions tous ensemble le 1er couplet et
le refrain de la Marseillaise. Nous les gosses au début
pendant la cérémonie on se chamaillait toujours un peu
mais la pancarte qu'affichait nos moniteurs devant les
v.l. sur nous. quelques huit jours plus tard quand
les trois couleurs montaient au mat il y avait quelques
trois cent gosses aussi muets qu'une carpe.

* Un grand voyage devait être organisé en fin de
séjour. Mais pour seulement deux enfants de chaque
groupe qui seraient choisis par concours — Le concours
consistait à la meilleure présentation du lit et de
65 l'armoire — Chaque matin chacun faisait son
lit — rangeait son armoire balayait autour de son
lit jusque dans l'allée, un autre enfant à tour de
rôle et par groupe ramassait les balayures.
A neuf heures devant au pied de lit un moniteur
d'un autre groupe — jamais le même, passait et notait
chaque enfant sur la manière dont son lit était
fait, sur son armoire tenue et sur la propreté
de son petit quartier — On ne connaissait pas la note.

(63) On ne pouvait se tromper, rien qu'en entrant même l'oeil d'un enfant ne pouvait confondre ces lieux. Il s'agissait d'une usine désaffectée. Au plafond de nombreuses poulies étaient encore fixées à des arbres de transmission, derniers immobiles et qui ne transmettaient plus rien.

Je ne sais combien étaient d'étages, notre dortoir à nous était au rez de chaussée, vaste pièce vide d'environ trente mètres de long sur 15 à 18 de large.

Il y avait 4 rangées de lits avec deux allées et seuls les boxes aménagés en planches, destinés aux moniteurs étaient un peu la marque des lieux.

Chaque groupe reçu un fanion triangulaire à deux couleurs. À chacun des bouts de rubans accrochés à l'épaule fixés par une épingle à nourrice. En me racontant on m'a dit que j'avais une âme de Boy scout, peut être est ce de là que j'en tire 8 origines. Nous étions Violet-Rouge

Monsieur MONDIN, notre moniteur était chétif un médecin c'était un peu très doux qui nous appri de nombreuses chansons, "Au pied d'une vigne." tous les couplets de la Marseillaise, enfin nous ne chantions que les trois premiers; le chant du départ. Et "chanter tout en marchant" sur l'air de Blanche neige "Sifflez en travaillant"

Au cours des grandes promenades que nous faisions dans la campagne Mr Mondin nous raconta

toute la vie de Jean Mermoz et nous en racontait un peu chaque jour mais avec tellement de détails que chaque épisode durait plus d'une heure. A moins que notre moniteur avait suivi le grand Pilote dans ses moindres déplacements. Chaque matin il y avait la cérémonie des couleurs toute la colonie se rassemblait ~~en carré~~ dans la cour et un des moniteurs à tour de rôle hissait notre drapeau tricolore en haut du mat. Ensuite nous chantions tous ensemble le 1er couplet et le refrain de la Marseillaise. Nous les gosses au début pendant la cérémonie on se chamaillait toujours un peu mais la gravité qu'affichait nos moniteurs déteint bien vite sur nous. Quelques huit jours plus tard quand les trois couleurs montaient au mat il y avait quelques trois cent gosses aussi muet qu'une carpe.

* Un grand voyage devait être organisé en fin de séjour. Mais pour seulement deux enfants de chaque groupe qui seraient choisis par concours. Le concours consistait à la meilleure présentation du lit et de
65 l'armoire. Chaque matin chacun faisait son lit, rangeait son armoire, balayait autour de son lit jusque dans l'allée, un autre enfant à tour de rôle et par groupe ramassait les balayures.
A neuf heures debout aux pieds de lit un moniteur d'un autre groupe, jamais le même, passait et notait chaque enfant sur ~~la~~ manière dont son lit était fait, sur son armoire tenue et sur la propreté de son petit quartier. On ne connaissait pas les notes.

(65) Mais on avait tous la frousse parce que les lits mal fait étaient découverts et on avait la [illegible] dans un [illegible].

Moi cela ne me gênait pas beaucoup, ce lit au carré était facile à faire à côté de ~~celui~~ ceux que je faisais tous les jours de la semaine chez moi depuis l'âge de quatre ans. Mais il y avait beaucoup d'enfants qui n'avaient jamais fait un lit de ~~t~~ leur vie, ~~et~~ encore moins rangé une armoire et vu le balai que dans les mains de leur mère. Il n'y avait que Marcel qui se débrouillait aussi bien que moi. Je sais qu'il n'avait que sa mère et encore était-elle toujours loin puisqu'elle soit elle-même ouvrière en usine. Il ne me l'a jamais dit mais je suis sûr que

63 chez lui il devait aussi faire son lit et peut-être celui de sa mère ~~aussi~~ ~~et lui~~ il savait aussi ce qu'était un balai. Nous nous n'avions aucune peine, Marcel et moi à être élus et de loin pour faire ce voyage dont la destination était Grenoble.

* Je découvrais la solennité d'une chose, je me découvrais français, je découvrais que le drapeau était autre chose qu'une "guenille", je découvrais l'âme de mon pays. Cette simple cérémonie marqua plus

66 mon imagination et ma vie future que toutes les leçons d'histoire apprises jusqu'alors. ~~C'est là, [illegible], à jamais~~ ~~alors qu'il~~ n'était encore ~~plusieurs, que je devins Gaulliste, et n'était encore qu'un inconnu pour des millions de français~~

66 ~~Du moins c'est ainsi que je conçois le fascisme, aimer son pays autant, si non plus, que soi même.~~

Avec les deux meilleurs de chaque groupe Pascal et moi nous fîmes ce voyage de Grenoble. Oh les modestes sorties puisque nous avions emporté le casse-croûte, il n'était pas question de manger au restaurant. et le seul fait marquant qui enthousiasma tout le monde fut un AR en en téléphérique qui avait été inauguré à Grenoble un an ou deux auparavant.

La colonie s'acheva par une consigne sanitaire ayant pour cause la rougeole qui sévissait dans les étages.

Nous ne rentrions à Bordeaux ce jour là que Pascal et moi.

Je rentrai heureux d'avoir à conter mes découvertes et les petites histoires de la colonie. et malgré ~~triste~~ tout un peu triste que ça soit fini.

Je retrouvai ma cour d'usine elle me parut sale très sale.

Beaucoup de Français découvrirent l'âme de leur pays, je parle des jeunes bien sûr, que sous l'occupation allemande, d'autres la découvrirent le 18.6.40 ou quelques jours après à l'appel d'un certain général inconnu ce fut la minorité, les derniers ne découvrirent l'âme de leur pays que le 8 mai 45. ce jour là il fallait avoir bonne conscience. Moi je l'avais découverte en été 38 je n'en tire aucune vanité, sans doute ai-je été plus réceptif cet été là et cette cérémonie coïncidant....

Cette fin d'été n'en finissait pas, Janine était en vacances. Daniel ne sortait pas, seule Claudie sortait de temps à autre. mais elle me proposait de jouer à la poupée et ne savait pas monter aux arbres.

C'est presque avec soulagement que je voyais arriver la rentrée, la vie à la maison commençait à me peser. Mon père rentrait tous les soirs vers 20H30 21H00. Son haleine aurait à elle seule aurait réussi ~~envenimer~~ ~~un~~ à de tuer ~~envenimer~~ les oiseaux de puces qui hantaient nos lits. si seulement mon père avait eu l'heureuse idée de souffler sous les draps.

Mon frère commençait à ne plus vouloir supporter l'autorité emphatique de mon père surtout dans ces moments là. Des scènes peu lyriques s'ensuivaient ma mère prenait invariablement partie pour mon frère. Moi je commençais à avoir un peu honte. d'autant que mon père, qui avait généralement le dessous affichant 1m55 pieds nus face à mon frère de 1m72, ~~avait~~ éprouvait toujours le besoin d'ouvrir la porte ou les fenêtres afin de prendre le public à témoin du degré de dénaturation de ~~mon frère~~ son fils.

Enfin l'école reprit. Je rentrai au cours ~~moyen 2e~~ préparatoire au C.E. chez M. Séguin c'était un brave bonhomme que personne ne redoutait et c'était sa dernière année. Il nous dit au cours de l'année scolaire qu'il se retirait à côté de COUTERET.

Au premier classement je repris vite ma place. A croire que tous les profs s'étaient donné le mot pour me classer en queue de file ~~de~~ A moins que ce fusse mes connaissances peut-être insuffisantes.?
Maurice avait repris quant à lui une place plus conventionnelle et devait plafonner vers les 18 à 20e.